

Compte rendu de l'ouvrage collectif
Pluralité des cultures et dynamiques identitaires
(Hommage à Carmel CAMILLERI)

L'Harmattan (2000)

Le monde contemporain est le théâtre d'une mobilité croissante des populations, de mouvements aigus de propagation de la technologie, et les individus sont de plus en plus amenés à se reconnaître de plusieurs allégeances, de plusieurs filiations. Comme l'a écrit G. CANGUILHEM, « l'individu se trouve à l'intersection d'appartenances multiples (Toulousain-catholique ; ruraliste-philatéliste), volontaires et involontaires. Il n'est englobé dans aucun de ces groupes, lesquels ne sont pas eux-mêmes, entre eux, dans des relations d'inclusion, malgré la commodité des termes nation ou classes sociales »¹. En ce sens, l'individu moderne est un acteur « pluriel » puisque chacun de nous appartient simultanément à plusieurs catégories et groupes sociaux en termes de nationalité, d'organisation professionnelle, de genre ou d'âge, et que ces catégories se chevauchent sans cesse entre elles à grande cadence.

D'abord centré sur les réactions de populations immigrées aux prises avec des systèmes de normes et de valeurs culturelles dominateurs et mal connus, le thème de l'interculturel est apparu Outre-Atlantique dans les domaines de la psychopathologie et des sciences de l'éducation afin de répondre à des besoins sociaux dans une optique intégrative. En France, le thème de l'interculturel s'est fortement inscrit dans le champ d'une discipline, la psychologie sociale. Au sein de cette discipline, Carmel CAMILLERI, en explorant le constat de la pluralité des identités contemporaines et en soulignant que les appartenances ne sont jamais définitivement exclusives, s'est affirmé comme l'une de ses grandes figures.

Philosophe de formation, C. CAMILLERI est décédé en 1997 et l'ouvrage Pluralité des cultures et dynamiques identitaires est un recueil de textes de collègues français et étrangers, ainsi que d'anciens étudiants, désireux de relever toute l'actualité de sa pensée². C. CAMILLERI a ouvert la voie à une véritable psychologie interculturelle, à la « française » (comme l'écrit C. TAPIA), « nourrie (aussi) aux mamelles de l'anthropologie culturelle, de la sociologie du développement, de la psychologie cognitive et expérimentale et des sciences de l'éducation »³. Les travaux de C. CAMILLERI parlent moins de rencontre entre des cultures que d'histoires d'individus inscrits entre plusieurs sociétés et cultures. Au début des années quatre-vingt, ses travaux illustrent le déclin des recherches visant à classer, souvent terme à terme, les cultures sur la base de traits identifiables (pour une partie restreinte de la population) pour favoriser plutôt la prise en compte des différences culturelles envisagées d'abord comme des productions d'interaction entre groupes. L'altérité et l'identité ne sont pas « des faits objectifs à décrire » mais un rapport dynamique (systémique) entre deux identités qui se confèrent mutuellement un sens.

L'œuvre de C. CAMILLERI apparaît comme une contribution majeure à une psychologie des situations de contact culturel après les analyses données par R. BASTIDE (1950) ou G. BALANDIER (1970). L'ouvrage Pluralité des cultures et dynamiques identitaires souligne que les travaux de C. CAMILLERI ont ouvert la voie à une « nouvelle génération » de chercheurs qui se sont efforcés de repérer empiriquement puis de théoriser les manipulations de codes culturels antagonistes par lesquels, individus et groupes, tentent de gérer leur équilibre identitaire (M. ABDALLAH-PREITCEILLE (1985) ; C. CLANET (1990) ; M. COHEN-EMERIQUE (1989) ; E. M. LIPIANSKY (1991) ; H. MALEWSKA-PEYRE (1982) ; M. ORIOL (1984) ; I. TABOADA-LEONETTI (1982) ; A. VASQUEZ (1990) ; G. VINSONNEAU (1978) ; M. ZALEWSKA (1982)...).

Chez ces chercheurs, l'objet le plus étudié est le comportement des minorités originaires de pays du Tiers-monde venus « gagner leur pain » dans des sociétés occidentales aux valeurs modernistes. Leurs travaux étudient la manière dont ces individus « minoritaires » vivent les institutions pour inférer un savoir sur les mécanismes de la déviance et de l'intégration. Ainsi, par

¹ : G. CANGUILHEM cité par A. DEMAILLY, La psychologie sociale, Editions L'Interdisciplinaire, 1993.

² : C. CAMILLERI, « La culture et l'identité culturelle : champ notionnel et devenir », in C. CAMILLERI et M. COHEN-EMERIQUE, Choix de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel, L'Harmattan, 1989.

³ : C. CAMILLERI, « Stratégies identitaires : les voies de la complexification », in M. A. HILY et M. L. LEFEBVRE, Identité collective et altérité. Diversité des espaces. Spécificités des pratiques, L'Harmattan, 1999.

³ : Hommage à C. CAMILLERI, Pluralité des cultures et dynamiques identitaires, L'Harmattan, 2000, p. 227.

exemple, l'écolier, à la fois produit et producteur de culture, est dorénavant un acteur social porteur de cognitions fortement marqués notamment l'appartenance socio-ethnique et culturelle.

Ce qui fait l'originalité et la force des recherches sur les « stratégies identitaires », inspirées de l'œuvre de C. CAMILLERI, réside en la démonstration que l'identité est toujours un authentique « travail » d'interprétation subjective de différents facteurs objectifs que ceux-ci soient biologiques, linguistiques, religieux ou autres. Il s'agit pour le sujet d'acquiescer et de conserver les supports de son identité afin de réaliser une image de soi positive. Etre égal à soi-même n'est pas « mécanique », par la stricte adhésion à des formations subjectives censées demeurer invariables (représentations, sentiments, habitudes...), mais « dialectique » par intégration du nouveau dans l'ancien à travers des variations personnelles dans la tenue des rôles et l'investissement dans des sous-groupes librement formés (compagnonnage, amitié...).

C. CAMILLERI a toujours fait sienne la distinction entre l'identité sociale, et sa théorisation par l'Ecole de Bristol (H. TAJFEL, 1978), et l'identité personnelle annoncée par G. H. MEAD (1934) qui avait, l'un des premiers, analysé l'articulation entre le « moi », composante sociologique formée par l'intériorisation des rôles sociaux, et le « je », composante plus personnelle. Dans cette conversation entre le « je » et le « moi », l'individu devient « une création continue de la société et la société une création continue des individus » (J. C. DESCHAMPS). Pour C. CAMILLERI, la culture peut ainsi être définie comme un réseau (intersubjectif) de significations qui « traduit » ou « reformule » sans cesse les déterminations naturelles dans celles d'un ordre symbolique : « la culture est l'ensemble plus ou moins lié de significations acquises les plus persistantes et les plus partagées que les membres d'un groupe, de par leur affiliation à ce groupe, sont amenés à distribuer de façon prévalente sur les stimuli provenant de leur environnement et d'eux-mêmes, induisant vis-à-vis de ces stimuli des attitudes, représentations et comportements communs majoritairement valorisés, dont ils tendent à assurer la reproduction par des voies non génétiques ». Dans cette perspective constructiviste, il ne peut exister de significations en soi mais seulement comme effets d'interactions dans un contexte. L'identité ethnique ne saurait y être comprise à partir de son contenu culturel mais plutôt comme un phénomène lié à la construction de frontières consciemment entretenues par les membres et les non-membres du groupe (F. BARTH, 1995). Certains traits ethniques vont être mis en avant comme marqueurs distinctifs, alors que d'autres vont être ignorés ou refoulés. Des groupes culturellement similaires pour un tiers pourront tout à fait se considérer comme étrangers l'un à l'autre, en s'opposant sur un seul élément isolé de l'ensemble culturel. Ce que souligne si finement les travaux de C. CAMILLERI, c'est que confrontés à la même situation d'acculturation, tous les individus ne feront pas le choix des mêmes stratégies. Face à la menace de l'altération, le sujet s'emploie à développer des procédés incitant l'autre à le reconnaître de la façon qui lui convient (recherche d'authentification). Les individus ont tendance à recourir à des stratégies d'évitement des conflits en se préservant par le recours à une cohérence comportementale simple ou complexe, soit à adopter des stratégies de modération des conflits de codes. C. CAMILLERI a su ainsi distinguer tout d'abord les conduites de ceux qui cherchent à occulter les contradictions entre codes originels et nouveaux codes, soit en s'enfermant dans un cadre culturel unique (la décoration de l'habitat montre, par exemple, comment l'espace peut être vécu comme une métaphore de ce qui se passe au pays des origines), soit en pratiquant l'alternance des codes selon les circonstances. C. CAMILLERI a su également distinguer les conduites de ceux qui affrontent les contradictions, les cadres hétérogènes, soit dans le sens syncrétique d'un bricolage indifférent à la logique rationnelle (de manière à maximiser les avantages offerts par l'un ou l'autre des systèmes culturels), soit dans le sens synthétique d'une liaison de traits empruntés aux codes culturels. Alors que les premiers ne se préoccupent pas de justifier nécessairement leurs manipulations, les seconds donnent l'impression d'individu qui ont des facultés de se couper d'eux-mêmes, de poser des cloisons avec ce qui dérange. Ils argumentent toujours comme ce sujet qui soutiendra que tel item moderniste est déjà repérable dans le Coran.

Pour C. CAMILLERI, « lorsque l'individu parvient à élaborer des cognitions et des conduites propres à lui assurer l'économie des tensions qui résultent de l'affrontement entre le code culturel de ses origines et celui de l'univers où il s'agit de s'adapter en demeurant pourtant ancré dans le premier, du point de vue psychologique, on peut considérer qu'il réussit son intégration »⁴.

Stimulante pour le politologue qui chercherait à mettre en relation les stratégies identitaires avec différentes politiques d'immigration des pays de résidence, M. ORIOL voit, dans la réflexion de

⁴ : G. VINSONNEAU, *Culture et comportement*, A. Colin, 1997, p. 131.

C. CAMILLERI, une triple invitation : pour l'anthropologue celle de redéfinir l'ethnocentrisme, pour le psychologue celle de réviser la notion de personnalité et pour l'historien, celle de réévaluer les particularités des situation post-coloniales⁵.

Prolongeant l'interrogation kantienne de l'autonomie du sujet, la pensée de C. CAMILLERI peut être qualifiée d'humaniste en ce qu'elle accorde le primat au sujet et souligne la capacité humaine, face aux conflits culturels, de pouvoir procéder à un ensemble de négociations qui mobilisent non seulement le sens mais aussi les différentes « figures d'autrui » (individus, groupes, sociétés). Ainsi que l'expriment J. COSTA-LASCOUX, M. A. HILY et G. VERMES, « la psychologie sociale de C. CAMILLERI introduit le sens de la relativité, et non pas le relativisme, dans l'analyse des dynamiques identitaires ». Eclairant de manière forte la question du multiculturalisme, l'œuvre de C. CAMILLERI place la modernité comme ce moment historique, dès la Renaissance, où la relation des consciences à la culture tend à s'inverser et où les sujets mettent davantage à distance leurs représentations culturelles, où « le culturel s'est mis à s'ouvrir à la conscience critique, à des instances réflexives qui le dépassent ». Alors qu'autrefois, chacune des sociétés traditionnelles pouvait être envisagée comme un système en cohérence et intégrateur, les sociétés contemporaines (complexes) sont constituées plutôt de « subcultures » avec un « commun dénominateur résiduel ».

Philippe PIERRE
(LSCI/CNRS)

⁵ : Hommage à C. CAMILLERI, Pluralité des cultures et dynamiques identitaires, L'Harmattan, 2000, p. 123.